

fondre la nature et Dieu dans de vastes et vagues conceptions religieuses ; la nature elle-même semble déçue de sa qualité divine. Elle était jadis le grand Pan, le Tout mystérieux ; le philosophe l'embrassait du regard, sans la pénétrer. La nature aujourd'hui est un laboratoire de recherches dans tout le désordre de la recherche. Chaque jour apporte sa découverte immédiatement appliquée aux commodités de la vie ; mais ces découvertes et applications cachent la forêt. Où tend tout ce grand travail ? Où en est-il aujourd'hui ? Voit-on déjà s'en raccorder les parties en un commencement de synthèse ? Non. Cette synthèse qui serait l'orgueil de notre esprit, personne encore ne l'a osée.

Il y eut jadis des philosophes de l'histoire de l'humanité. Passés de mode, eux aussi ! Ici encore, le grand effort éparpillé sur les détails du tout. Des civilisations inconnues à nos devanciers sont découvertes par nous ; les mystères de l'Orient, pénétrés ; les palais des rois légendaires, transportés dans nos capitales. La vie colossale de Rome est étudiée dans le menu ; l'almanach de l'empire, reconstitué ; tous les personnages du moyen âge, papes, empereurs, rois, églises monastères, seigneuries, communes sont exhumés des chroniqueurs et des charutiers : une légion de chercheurs de grandes choses et de petites fouille les archives des temps modernes. Des vies humaines, d'honnêtes vies laborieuses sont employées à écrire une ligne, un mot de ce livre sans fin qui est l'histoire des hommes. Mais personne ne se vanterait de comprendre tout entière l'histoire de l'humanité, qui paraissait jadis si simple ; personne ne composerait un *Discours sur l'histoire universelle* et n'écritait un *Esprit des lois*.

Fragments, fragments, fragments ! voilà toute notre richesse, qui est une grande misère.

Nous savons bien, nous, les vieux, que cet immense travail est nécessaire, et qu'il faut qu'il soit fragmenté, désordonné comme il est et sans intentions préalables, pour être efficace et sincère, qu'un jour viendra où quelqu'un qui sera très grand osera la synthèse et dira : Voilà où nous en sommes aujourd'hui ; et qu'alors l'esprit humain se reposera un moment, pour reprendre bientôt après son effort éternel vers la Connaissance et la Vérité. Mais les jeunes gens ne sont pas accoutumés à la patience. Leur âge est celui du long espoir et des vastes pensées ; mais il leur faut un point de départ de l'espoir et des pensées. Ceux qui ont vingt ans aujourd'hui n'ont-ils pas quelque raison de croire que ce point de départ est la banqueroute de la science ?

Enfin, — je reprends l'une après l'autre, comme vous voyez, les catégories de l'ancien idéal, — d'honnêtes gens se persuadent que la guerre peut être conjurée dès aujourd'hui par les progrès accomplis de la raison. Ils forment des Lignes et tiennent des Congrès. Certains phénomènes sont assurément de nature à encourager leurs illusions ; les chefs de guerre eux-mêmes sont prodiges de paroles pacifiques. Et l'opinion est partout répandue que la guerre est désormais impossible. Mais alors pourquoi des armées, et de quel droit réclamez-vous des jeunes Français le souvenir et le ressentiment d'une injustice commise par la guerre et qui ne peut être effacée que par elle ? De quel droit,

le service militaire ? Vous dites aux jeunes gens que le "budget de la guerre est une assurance contre la guerre". Oh ! la parole médiocre et basse ! Ne voyez-vous pas que vous déshonorez le devoir militaire par cette parole, et que, si un jeune homme peut se croire obligé à être soldat, à condition en effet d'être un soldat, il ne se laissera pas enrôler sans se plaindre d'une compagnie d'assurances ?

Nous qui avons vécu l'histoire de la seconde moitié de ce siècle, nous avons été habitués peu à peu au régime de la paix armée. Nous comprenons bien que les peuples de la vieille Europe, trop barbares encore pour chercher la paix dans la justice, trop civilisés et trop amollis pour la civilisation même, trop humains aussi pour ne pas avoir horreur d'une guerre comme serait "la guerre", prélèvent sur leur richesse une prime d'assurances ; mais les jeunes gens jugent les choses en elles-mêmes sans se préoccuper des raisons des choses. Que voulez-vous qu'ils pensent de ce dernier produit de la sagesse politique de l'Europe, de cet état de guerre sans guerre, de cette marche à la banqueroute certaine, et de ce jeu étrange à qui crèvera le dernier ? Ils penseront : mais cela est trop bête ! Et, dans tous les pays, il s'en trouvera pour reprocher cette folie aux gouvernements, et vous êtes bien heureux s'ils ne crient pas, comme ces sous-officiers allemands : "Vive l'anarchie !"

Aujourd'hui, faute d'un objet qui leur soit offert, les courages se détendent. Il est loin, le temps où le service militaire obligatoire était accepté comme essentiel devoir ! Mais comme il est bon, le temps où, sur quelque bruit venu de l'Est, sur une parole d'un chancelier ou d'un empereur, le sentiment courait qu'il en fallait finir, et l'oreille attendait l'appel du clairon ! Alors, on écrivait des livres et des poèmes pour célébrer et chanter le soldat. Alors le drapeau n'avait pas besoin d'être défendu en Cour d'assises par les procureurs de la République.

Je ne veux pas plus médire de notre vie littéraire que de notre vie politique. Il est entendu que les lettres font ce qu'elles veulent et ce qu'elles peuvent ; mais elles ont voulu des choses singulières et peut-être inattendues. Me réservant de m'expliquer quelque jour sur ce point tout à mon aise, je dirai seulement aujourd'hui que nous avons connu, nous, la fraternité littéraire comme la fraternité politique ; car nos querelles n'allaient pas au delà de préférer un de nos trois grands poètes aux deux autres. Où est aujourd'hui la fraternité et même la camaraderie ? Où les grandes joies apaisantes que nous donnaient les lettres ? Les écoles littéraires se méprisent et se détestent. Et comme elles passent vite, tombant les unes sur les autres, fragiles autant que des Cabinets ministériels ! Quelqu'un apparaît avec un programme ou une formule : il mène un grand tapage d'orgueil ; il se hausse avec effort ; car il est fait beaucoup d'efforts et l'effort se sent partout à pleine narine. Puis voici un autre quelqu'un, un autre programme, une autre formule : même tapage, même raidissement, même chute. Personne ne tient debout naturellement, par la vertu d'une force intérieure.

ERNEST AVISSE.

(A suivre)